

Pertinence et pragmatique lexicale*

Deirdre Wilson

Department of Linguistics, University College London
<deirdre@ling.ucl.ac.uk>

Résumé

Cet article propose un traitement unifié de problèmes de variation du sens lexical classiquement abordés dans des cadres théoriques différents et non articulés les uns aux autres (sémantique lexicale, rhétorique, pragmatique inférentielle, etc.). Notamment, les phénomènes d'expansion et de spécification du sens, par exemple dans l'usage vague et la sélection argumentale, ainsi l'extension métaphorique, constituent trois cas de figure dont l'article traite d'une manière unifiée à partir des concepts récemment introduits dans la théorie de la pertinence, i.e. les notions de concept ad hoc et d'ajustement mutuel. Cet article propose ainsi de fournir les bases d'un programme de recherche en pragmatique lexicale, développé actuellement à UCL, notamment avec Robyn Carston.

Mots-clé : lexicale, théorie de la pertinence, élargissement, spécification, concepts ad hoc.

1. Introduction

La pragmatique lexicale est un domaine de la linguistique en pleine expansion, qui étudie les processus par lesquels la signification littérale des mots (ou spécifiée linguistiquement) est modifiée en usage¹. Des exemples bien connus de ces processus sont la spécification (par exemple *boire* utilisé dans le sens de « boire une boisson alcoolisée »),

* Traduit de l'anglais par Sandrine Zufferey. Parution originale : « Relevance and lexical pragmatics », *Italian Journal of Linguistics/Rivista di Linguistica*, 15(2), 273-291, avec l'autorisation de l'éditeur.

¹ D'autres approches sont présentées, p.ex. dans Grice (1967), Ducrot (1972), (1973), (1980), (1984), Searle (1979), Lakoff & Johnson (1980), Sperber & Wilson (1985), (1998), Cruse (1986), Hobbs & Martin (1987), Lakoff (1987), Merlini Barbaresi (1988), Lahav (1989), Sweetser (1990), Horn (1992), (2000), Aitchison (1994), Bach (1994), (2001), Gibbs (1994), Copestake & Briscoe (1995), Franks (1995), Récanati (1995), (2004), Rips (1995), Bertuccelli Papi (1997), Carston (1997), (1999), (2002), Noveck, Bianco & Castry (2001), Blutner (1998), (2002), Lascarides & Copestake (1998), Ruiz de Mendoza (1998), Lasersohn (1999), Fauconnier & Turner (2002), Wilson & Sperber (2002), (2004), Merlini Barbaresi (2003).

l'approximation (par exemple *carré* pour désigner un objet « de forme à peu près carrée ») et l'extension métaphorique (par exemple *glaçon* utilisé pour faire référence à une personne froide et insensible). Dans la plupart des travaux existants, la spécification, l'approximation et l'extension métaphorique sont traités comme des processus pragmatiques distincts et sont étudiés séparément les uns des autres. Dans cet article, je défendrai une autre position, qui consiste à les considérer comme les résultats d'un seul et unique processus pragmatique, qui module la signification de la plupart des mots².

J'adopterai un modèle sémantique simple, dans lequel les mots sont définis comme des éléments qui encodent des représentations mentales ou concepts, faisant partie d'un système global de représentation conceptuelle, également appelé le « langage de la pensée ». Ce sont ces concepts qui déterminent ce que l'on pourrait appeler la dénotation spécifiée linguistiquement des mots³. Le but de la sémantique lexicale est d'étudier la relation entre les mots et les concepts qu'ils encodent, alors que celui de la pragmatique lexicale est d'expliquer le fait que le concept communiqué par l'usage d'un mot diffère bien souvent de celui qui est encodé dans ce mot. La SPÉCIFICATION correspond au cas de figure où un mot est utilisé pour communiquer une signification plus spécifique que celle encodée, et qui résulte ainsi en une restriction de la dénotation spécifiée linguistiquement. L'approximation et le transfert métaphorique peuvent être envisagés comme des cas d'ÉLARGISSEMENT, dans lesquels un mot est utilisé pour transmettre un sens plus général, entraînant ainsi un élargissement de la dénotation spécifiée linguistiquement.

La spécification a pour effet de mettre en évidence une sous-partie de la dénotation spécifiée linguistiquement, qui sera pertinente dans le contexte de la communication. Voici quelques illustrations de ce processus :

- (1) Tous les médecins *boivent*.
- (2) a. Alors que je travaillais au jardin, un *oiseau* s'est posé sur ma bêche.
b. Des *oiseaux* tourbillonnaient au-dessus des vagues.
c. Un *oiseau*, haut dans le ciel, invisible, chanta d'un chant très pur.
d. Jean a ouvert la cage, et l'*oiseau* a volé à travers la pièce.
- (3) Marie est *femme au foyer*.

² Pour une analyse plus détaillée de ce point de vue, voir p.ex. Carston (1997), (2002) chap. 5, Sperber & Wilson (1998), Wilson & Sperber (2002), (2004).

³ Pour une approche de ce type, voir Fodor (1998). Pour une analyse des concepts dans le cadre de la théorie de la pertinence, voir p.ex. Sperber & Wilson (1986/95) chap. 2, (1998), Sperber (1996) chap. 6, Carston (2002) chap. 5, Wilson & Sperber (2002).

(4) J'ai de la *température*.

Dans l'exemple (1), *boivent* pourrait servir à communiquer non pas le sens de « boire du liquide » mais plus spécifiquement « boire de l'alcool » ou encore « boire une quantité importante d'alcool ».

Dans les exemples (2a-d), chaque usage du mot *oiseau* fait référence à une sous-catégorie différente d'oiseaux. L'exemple (3)⁴ ne communique bien souvent pas uniquement le fait que Marie satisfait la définition de « femme qui n'exerce pas d'activité professionnelle » mais qu'elle est un exemple stéréotypique de femme au foyer, qui n'exerce pas d'activité lucrative pour pouvoir se consacrer à l'éducation de ses enfants, etc. Enfin, l'exemple (4) ne communique habituellement pas le truisme qui veut que le locuteur ait une certaine température mais exprime le fait que sa température est plus élevée que la normale.

L'APPROXIMATION est une variété d'élargissement dans laquelle un mot avec un sens relativement spécifique est appliqué à un ensemble de cas (appelés en anglais *pragmatic halo* par Lasnik 1999) qui n'entrent pas à proprement parler dans sa dénotation spécifiée linguistiquement. Les usages approximatifs des nombres ronds, des termes géométriques et des termes définis négativement en sont autant d'exemples (5-7) :

(5) Cette veste coûte 1000 dollars. [« environ 1000 dollars »]

(6) Les pierres forment un *cercle*, un *ovale*, une *pyramide*. [« approximativement un cercle »]

(7) La piqûre sera *indolore*. [« presque indolore »]

Comme pour la spécification (cf. exemple (2) ci-dessus), il existe différents degrés et types d'approximation. On peut comparer ainsi les interprétations de l'adjectif *plat* dans les exemples ci-dessous (8a-e):

(8) a. Cette planche à repasser est *plate*.

b. Mon jardin est *plat*.

c. Mon quartier est *plat*.

d. Mon pays est *plat*.

e. La terre est *plate*.

Une deuxième catégorie d'élargissement, que j'appellerai EXTENSION CATÉGORIELLE, se caractérise par l'utilisation de noms de marques connues (*Kleenex*, *Frigidaire*) pour dénoter une catégorie plus large incluant également des objets d'autres marques moins connues (ici « mouchoirs en papiers » et « réfrigérateurs »). Les noms de personnes (Chomsky, Einstein) et les noms communs se prêtent également à

⁴ NdT: L'exemple original en anglais *Mary is a working mother*, a été commenté par Lakoff (1987, 80-82).

l'extension catégorielle (cf. Glucksberg 2001, 38-52). Ces usages peuvent parfois être très créatifs comme l'illustrent les exemples suivants (9-12) :

- (9) Federer est le nouveau *Sampras*.
- (10) Le thé est le *café* des Anglais.
- (11) L'Irak est le *Vietnam* de la jeune génération.

Dans l'exemple (9), *Sampras* évoque une certaine catégorie de joueurs de tennis talentueux. En (10), *café* évoque une catégorie de boisson très répandue et dans l'exemple (11), *Vietnam* évoque une guerre qui a marqué une génération.

Ces exemples d'extensions catégorielles ne peuvent pas être traités comme des cas d'approximations. Ce que l'exemple (10) communique, ce n'est pas que Federer est un cas limite, qui ressemble suffisamment à Sampras pour qu'il soit acceptable de l'appeler ainsi, mais plutôt qu'il appartient à une catégorie plus large dont Sampras est un membre saillant. Les autres exemples peuvent recevoir la même analyse.

La métaphore et l'hyperbole peuvent être envisagées comme des variétés plus radicales d'extension catégorielle⁵. Ainsi, l'exemple (12) serait une approximation si l'énoncé servait à indiquer que l'eau était suffisamment proche du point d'ébullition pour être décrite comme bouillante, et une hyperbole s'il était utilisé pour indiquer que l'eau était simplement plus chaude que prévu, ou encore désagréablement brûlante :

- (12) L'eau est bouillante.

Les métaphores des exemples (13-15) peuvent être analysées de la même manière, c'est-à-dire comme des extensions radicales de la dénotation spécifiée linguistiquement :

- (13) Marie est une rose, une marguerite, une violette, un bijou, un diamant, un rubis, une perle.
- (14) Ce livre m'endort.
- (15) Les feuilles dansaient dans la brise.

Ainsi, dans l'exemple (13), *violette* représente une catégorie de choses délicates et qui ne sont souvent pas appréciées à leur juste valeur, dont les violettes sont une sous-catégorie saillante. Les autres exemples peuvent être analysés de la même manière.

L'étude des néologismes et des mots inventés fournit des données supplémentaires qui permettent d'élaborer une théorie pragmatique du sens lexical. Ces processus permettent par ailleurs de comprendre la nature des mécanismes mentaux qui sont en jeu. Des expériences

⁵ Voir p.ex. Récanati (1995), Carston (1997), (1999), (2000), Sperber & Wilson (1998), Glucksberg (2001), Wilson & Sperber (2002).

menées par Clark & Clark (1979) ainsi que par Clark & Gerrig (1983) montrent que des nouveaux verbes créés à partir de noms, comme dans les exemples (16-18), ne sont pas plus difficiles à comprendre que des verbes existants⁶:

- (16) Max a *chatté* toute la soirée avec Marie.
- (17) En haute saison, on peut *snowboarder* jusqu'à la station.
- (18) Pierre a été accusé de *Staliniser* le parti.

Ces exemples suggèrent que les processus qui relèvent de la pragmatique lexicale s'appliquent « en ligne », de manière à la fois flexible, créative et indépendante du contexte. Ils montrent par ailleurs que ces processus peuvent contribuer aux conditions de vérité de l'énoncé (dans les termes de Grice, « à ce qui est dit ») ainsi qu'à ce qui est implicite par l'énoncé (Carston 2002, Wilson & Sperber 2002).

Toute théorie qui entend rendre compte des phénomènes de pragmatique lexicale doit nécessairement formuler des hypothèses concernant la nature des représentations sémantiques qui fournissent les données sur lesquelles opèrent les processus pragmatiques. D'un point de vue synchronique, le point de séparation entre la sémantique et la pragmatique lexicale n'est pas toujours clairement définissable dans des cas particuliers. Ainsi, il est possible que la frontière soit perçue différemment en fonction des individus. Par ailleurs, l'application répétée de processus de pragmatique lexicale pourrait conduire à des changements sémantiques : ce qui commence par être un traitement spontané et unique pourrait devenir suffisamment régulier et fréquent pour se stabiliser dans une communauté, donnant ainsi naissance à un sens conventionnel supplémentaire⁷. Ce ne sont pas les détails des cas particuliers qui m'intéressent ici, mais plutôt la nature des processus pragmatiques qui s'appliquent spontanément, automatiquement et de manière inconsciente pour moduler l'interprétation de presque tous les mots. C'est pourquoi, je vais laisser de côté la question de savoir si, ou plutôt quand, il est possible d'affirmer qu'un mot comme *boire* ou *Kleenex* ou encore *plat* a acquis un nouveau sens stable dans le lexique⁸. Mon analyse partira du principe que certains mots sont définis très précisément mais sont utilisés

⁶ Pour des cas plus complexes nécessitant un effort de mémoire ou de créativité plus importants, voir Lehrer (2002).

⁷ Voir p.ex. Lyons (1977), Hopper & Traugott (1993), Bertucelli Papi (2000).

⁸ Dans de nombreux cas, il est sans doute justifié de faire appel à la polysémie. Toutefois, étant donné que chacun des sens encodés dans un mot polysémique peuvent faire l'objet de processus pragmatiques, la notion de polysémie n'enlève pas la nécessité d'avoir recours aux processus de pragmatique lexicale.

de manière approximative, alors que d'autres ont un sens plus vague et moins bien défini, qui est généralement spécifié en usage.

2. Quelques analyses existantes

De nombreuses approches pragmatiques ou philosophiques semblent prendre pour acquis que la spécification, l'approximation et l'extension métaphorique sont des processus pragmatiques distincts, qui n'ont pas de description ou d'explication communes et qui ne doivent pas être étudiés ensembles. Par exemple, la spécification est souvent analysée comme un cas d'inférence par défaut qui conduit à une interprétation stéréotypée⁹. L'approximation est parfois associée à des variations dans les standards de précision qui gouvernent différents types de discours¹⁰ et la métaphore est généralement traitée de manière gricéenne, comme une violation ouverte de la maxime de vérité, résultant en une implicature¹¹. Ces théories ne sont pas généralisables : les métaphores ne peuvent pas être analysées comme des approximations grossières, les spécifications ne peuvent pas être analysées comme des violations ouvertes de la maxime de vérité, etc. Qui plus est, il existe des raisons à la fois descriptives et théoriques pour aller au-delà des théories pragmatiques et philosophiques existantes.

Levinson (2000, 37-8, 112-34) traite la spécification comme une inférence par défaut gouvernée par un heuristique d'informativité (« ce qui est exprimé de manière simple est exemplifié de manière stéréotypée »). Cette heuristique est ensuite reprise par un principe plus général (le principe-I) qui ordonne à l'auditeur de :

« développer le contenu informatif de l'énoncé du locuteur, en cherchant une interprétation plus spécifique, jusqu'à arriver au point qu'il juge correspondre à l'intention informative du locuteur... » (*ibid.*, 114, notre traduction).

On peut envisager que l'heuristique-I permette de traiter des spécifications stéréotypées telles que celle de l'exemple (3) ci-dessus, et que le principe-I traite des cas moins stéréotypés tels que (4). Pourtant, cette approche ne permet pas d'expliquer de nombreux aspects du processus de spécification. Premièrement, une spécification peut se faire à des degrés ou dans des directions différentes, comme dans (1), où *boivent* peut être spécifié pour signifier « boivent de l'alcool » ou « boivent beaucoup l'alcool » et (2), où *oiseau* est spécifié différemment

⁹ Voir p.ex. Horn (1984), (1992), (2000), Levinson (2000), Blutner (1998), (2002). Voir Lakoff (1987), pour une discussion.

¹⁰ Voir p.ex. Lewis (1979), Lasersohn (1999). Voir Gross (2001), pour une discussion.

¹¹ Voir p.ex. Grice (1975), Levinson (1983).

en fonction des contextes. Levinson note que mêmes les spécifications stéréotypées sont dépendantes du contexte (ce qui a été confirmé expérimentalement, voir par exemple Barsalou 1987). Par exemple, *anglais* dans l'exemple (19) évoquerait des stéréotypes différents dans le contexte d'une discussion sur la cuisine, le criquet, la voile, la séduction, etc. :

(19) John est *anglais*.

Deuxièmement, la spécification stéréotypée est également en compétition avec d'autres variétés de spécification¹². En (20), *homme* pourrait être spécifié pour signifier un homme idéal plutôt que l'interprétation stéréotypique, indiquant ainsi que Churchill est un homme digne de ce nom plutôt qu'un homme typique :

(20) Churchill était un *homme*.

En vertu du principe-I, l'auditeur des énoncés (1-4) et (19-20) devrait choisir le degré et la direction de spécification appropriés en utilisant son jugement sur « le point correspondant à l'intention informative du locuteur » (c'est-à-dire le sens du locuteur) — un jugement qui est ainsi présupposé plutôt qu'expliqué par cette théorie.

Levinson reconnaît que les implicatures-I dépendent du contexte, mais il maintient (*ibid.*, 118, notre traduction) que « à un niveau d'abstraction suffisant », il existe des inférences par défaut (des implicatures généralisées) qui « comptent comme des interprétations préférées quel que soit le contexte, et même quelle que soit la langue envisagée ». Toutefois, comme l'illustrent les exemples (5-18) ci-dessus, au niveau lexical, l'élargissement semble être un processus tout aussi fort que la spécification. On ne voit donc pas très bien pourquoi c'est la spécification plutôt que l'élargissement qui correspondrait à l'interprétation par défaut. Et on ne voit pas très bien non plus comment une approche fondée sur le principe-I pourrait se généraliser aux approximations ou aux métaphores (que Levinson semble traiter de manière purement gricéenne, comme des violations ouvertes de la maxime de vérité). Pour toutes ces raisons, il est nécessaire de chercher une explication plus satisfaisante de ces phénomènes.

Lewis (1983, 244-45) traite l'approximation comme un cas de flou pragmatique gouverné par des standards de précision déterminés contextuellement :

« Quand peut-on dire qu'une phrase est suffisamment vraie ? [...] voilà une question vague. Plus important [...], c'est quelque chose qui dépend du contexte. Ce qui est suffisamment vrai dans un contexte ne l'est pas

¹² Pour un survol intéressant des nombreuses variétés de spécification, voir Lakoff (1987).

dans un autre. Les standards de précision en vigueur divergent d'une conversation à l'autre, et peuvent changer au cours d'une même conversation. L'exemple d'Austin « la France est hexagonale » est un cas classique de phrase qui est suffisamment vraie dans de nombreux contextes mais pas suffisamment dans d'autres. » (notre traduction)

Afin de pouvoir rendre compte de la manière dont les approximations sont comprises, cette approche devrait être capable d'expliquer la manière dont les standards de précisions sont formulés, et comment ils peuvent changer au cours d'une conversation. Considérons l'exemple suivant :

(21) Le cours commencera à 17h00 et se terminera à 18h00.

Comme Wilson & Sperber (2002, 592-8) le font remarquer, un étudiant qui doit assister à plusieurs cours à la suite pourrait accepter l'énoncé (21) comme étant « suffisamment vrai » si le cours commence quelques minutes en retard et se termine quelques minutes en avance, mais pas si le cours commence quelques minutes en avance et se termine quelques minutes en retard. Cette asymétrie devrait être intégrée d'une manière ou d'une autre aux standards de précision en vigueur. Par ailleurs, ce qui compte comme étant « suffisamment vrai » pour un étudiant planifiant sa journée de cours ne serait pas « suffisamment vrai » pour un ingénieur du son s'appêtant à diffuser le cours en direct.

Une théorie fondée sur la notion de détermination d'un standard de précision approprié doit pouvoir rendre compte de ce fait. Tout ceci est bien évidemment largement prévisible en utilisant simplement le bon sens, des hypothèses d'arrière-plan et une connaissance générale du comportement humain. Ce qui pose problème dans le fait de faire appel à des « standards de précision déterminés contextuellement » est que cette notion ne semble servir qu'à éviter de développer une théorie pragmatique plus détaillée.

Comme je l'ai fait remarquer plus haut, le traitement de l'approximation que propose Lewis n'est pas généralisable à l'extension catégorielle, la métaphore ou l'hyperbole. Les approximations sont appropriées dans des cas limite : l'extension catégorielle, la métaphore et l'hyperbole ne le sont pas. Lewis lui-même propose des analyses séparées pour l'approximation et les énoncés figurés (qu'il traite comme des énoncés qui encodent un sens figuré dans le sens sémantique traditionnel ; cf. Lewis 1983, Wilson & Sperber 2002, 587-9). Des analyses séparées pourraient se justifier s'il était démontré qu'il existe un point de séparation clair entre les approximations et les énoncés figurés. Or on peut douter qu'une telle démarcation existe réellement. Ainsi, l'exemple (12) ci-dessus possède un éventail d'interprétations possibles, avec d'un côté des approximations claires

et de l'autre des hyperboles claires, ainsi que toute une série de cas intermédiaires. L'exemple (7) ci-dessus, que j'ai analysé comme un cas d'approximation, pourrait tout aussi bien être classé comme une hyperbole. Des exemples tels que (9-11), que j'ai analysés comme des cas d'extension catégorielle, sont parfois traités comme des métaphores (Glucksberg 2001, v, 47).

L'absence de démarcation claire entre l'approximation, l'extension catégorielle, l'hyperbole et la métaphore pose également problème pour l'analyse gricéenne des énoncés figurés. Dans cette approche, les exemples (12-13) ci-dessus seraient analysés comme des violations ouvertes de la maxime de vérité (« ne dites pas ce que vous croyez être faux »), ce qui impliquerait (22-23), respectivement :

(22) Cette eau est très chaude.

(23) Marie ressemble à une rose par certains côtés.

Comme l'observent Wilson & Sperber (2002, 593-4), ce traitement de la métaphore et de l'hyperbole ne peut pas être généralisé aux approximations, qui sont généralement perçues comme étant « suffisamment vraies » plutôt que clairement fausses. Qui plus est, on ne voit pas très bien, sur l'échelle des interprétations possibles, à quel stade un énoncé tel que (7) ou (12) cesserait d'être « suffisamment vrai » pour devenir « clairement faux ».

L'analyse de Grice est également sujette à des problèmes descriptifs et théoriques bien connus. D'une part, les interprétations littérales des métaphores négatives telle que (24) sont trivialement vraies plutôt que clairement fausses :

(24) Marie n'est pas un ange.

D'autre part, l'analyse de Grice, prise en tant que modèle du processus de compréhension, prédit que les auditeurs devraient d'abord avoir accès à l'interprétation littérale et passer à une interprétation figurée uniquement si l'interprétation littérale s'avère être clairement fausse. Pourtant, il existe des preuves au niveau expérimental et introspectif que cette prédiction est erronée (par exemple Gibbs 1994, Glucksberg 2001). Par exemple, en interprétant (14) ci-dessus (un exemple emprunté à Dan Sperber), l'auditeur ne se posera peut être jamais la question de savoir si le livre a littéralement endormi le locuteur ou pas.

Tout ceci suggère qu'il est nécessaire de développer une théorie plus générale des processus relevant de la pragmatique lexicale, qui rende compte à la fois de leur flexibilité, de leur créativité et de leur dépendance du contexte. Cette théorie devra les traiter comme des processus qui s'appliquent spontanément, automatiquement et de manière inconsciente durant la phase de compréhension pour modu-

ler l'interprétation de presque tous les mots. Dans la section suivante, j'esquisserai un modèle qui rassemble des idées issues d'une part d'études expérimentales sur la catégorisation et la métaphore¹³ et d'autre part de la théorie de la pertinence et d'autres travaux récents en pragmatique¹⁴.

Certaines études expérimentales sur la catégorisation menées par Barsalou (par exemple 1987, 1992) renforcent l'idée que la spécification lexicale ne peut pas être analysée comme une inférence par défaut vers un stéréotype ou un prototype préexistant. Tout d'abord, les jugements de typicalité portant sur des catégories existantes (par exemple OISEAU, ANIMAL) varient largement en fonction des individus, du contexte et de l'époque ; c'est pourquoi faire appel à des stéréotypes ou à des prototypes ne permet pas de rendre compte de cette variabilité. Ensuite, les humains sont capables de produire des jugements de typicalité pour des catégories inventées et qu'ils n'ont donc pas pu rencontrer auparavant (par exemple des CHOSES QUI PEUVENT TOMBER SUR LA TÊTE). Enfin, les humains peuvent également prédire des jugements de typicalité pour des catégories familières en prenant le point de vue d'individus réels ou imaginaires pour lesquels il est très improbable qu'ils aient des prototypes stockés en mémoire.

Selon Barsalou, le meilleur moyen d'expliquer ces résultats est de considérer que le contenu d'une catégorie n'est pas déterminé par l'accès à un stéréotype ou à un prototype préexistant, mais qu'il se construit sur le moment, de manière *ad hoc* et en fonction du contexte. Cette construction se fait à partir d'un réservoir d'informations encyclopédiques dont l'accessibilité varie d'un individu à l'autre et de situation en situation, ce qui explique que différents sous-ensembles de la catégorie soient choisis selon les cas. Cette hypothèse a des implications claires pour la spécification lexicale. Toutefois, à part l'observation que le choix d'une sous-partie spécifique des informations encyclopédiques dépend du contexte, de leur accessibilité dans la mémoire, ainsi que de considérations de pertinence, Barsalou ne fournit pas d'hypothèse pragmatique concrète pour expliquer le fonctionnement du processus de spécification lexicale.

Comme je l'ai souligné plus haut, des études expérimentales sur la métaphore menées par Gibbs (1994) et Glucksberg (2001) confirment que les modèles fondés sur l'approche gricéenne classique sont inadé-

¹³ Voir p.ex. Barsalou (1987), Gibbs (1994), Glucksberg et al. (1997), Glucksberg (2001).

¹⁴ Voir p.ex. Récanati (1995), Carston (1997), (2002), Sperber & Wilson (1998), Rubio Fernandez (2001), Vega-Moreno (2001), Wilson & Sperber (2002).

quats. Ils montrent notamment que l'interprétation littérale ne doit pas nécessairement être envisagée puis rejetée avant de pouvoir passer à une interprétation métaphorique. Selon Glucksberg, la métaphore doit plutôt être analysée comme une variété d'extension catégorielle. Dans cette optique (tacitement adoptée à la section 1), de la même manière que *Kleenex* peut être utilisé pour représenter une catégorie plus large de mouchoirs en papier dont cette marque est un élément saillant, *Sampras* peut être utilisé pour dénoter une catégorie plus large de joueurs de tennis talentueux dont il est un membre saillant et *violette* peut être utilisé pour dénoter une catégorie plus large de choses délicates et souvent injustement mal considérées, dont cette fleur est un élément saillant. Selon Glucksberg :

« Les bonnes métaphores... sont des actes de classification qui attribuent à leur sujet... un ensemble relié de propriétés. Il s'en suit que les comparaisons métaphoriques acquièrent leur caractère métaphorique en se comportant comme des assertions d'inclusion de classes ». (Glucksberg 2001, 46, notre traduction)

Dans cette approche, la spécification et la métaphore deviennent des processus complémentaires, l'un réduisant et l'autre élargissant les catégories dénotées par les concepts encodés linguistiquement.

Barsalou et Glucksberg considèrent tous deux que les informations encyclopédiques associées à une catégorie représentée mentalement (ou concept) peuvent être utilisées à la fois pour restreindre et pour élargir sa dénotation de manière *ad hoc* et flexible¹⁵. Ainsi, les informations encyclopédiques liées aux attributs de diverses sous-catégories d'oiseaux peuvent être utilisées pour mettre en évidence une sous-partie spécifique de la dénotation du mot *oiseau* pour évoquer une catégorie plus large de choses qui volent. Glucksberg et Barsalou mentionnent également le rôle des considérations de pertinence dans le processus de sélection des attributs appropriés, mais ils ne tentent pas de développer une théorie pragmatique complète des facteurs qui déclenchent les processus de pragmatique lexicale, ou qui influencent la direction qu'ils prennent ou le moment où ils s'arrêtent. Or, depuis de nombreuses années, les pragmaticiens travaillant dans la mouvance de la théorie de la pertinence pensent que la compréhension lexicale implique des spécifications et des élargissements *ad hoc* des concepts encodés, et que ces processus sont fondés sur l'utilisation d'informations encyclopédiques contraintes par des considérations de pertinence¹⁶. Dans la section suivante, j'exposerai la manière dont la

¹⁵ Pour une discussion détaillée des théories de Glucksberg et de Barsalou, voir Carston (2002) chapitre 5, particulièrement notes 1, 14.

¹⁶ Voir p.ex. Sperber & Wilson (1983), (1986/95), (1998), Sperber (1989), (1997),

théorie de la pertinence permet d'expliquer les processus de formation des concepts *ad hoc*.

3. Théorie de la pertinence et pragmatique lexicale

La théorie de la pertinence est fondée sur une définition de la notion de pertinence ainsi que sur deux principes généraux : un principe communicatif et un principe cognitif de pertinence¹⁷. La pertinence se définit en termes de coûts et de bénéfices, comme une fonction des stimuli vers les processus cognitifs. Les bénéfices sont des effets cognitifs positifs (par exemple des implications contextuelles vraies, des renforcements ou des révisions d'hypothèses existantes) qui sont atteints en traitant le stimulus dans le contexte des hypothèses disponibles. Les coûts correspondent à l'effort de traitement nécessaire pour atteindre ces effets. Toutes choses étant égales par ailleurs, plus un stimulus produit d'effets cognitifs, plus il sera pertinent pour l'individu qui l'a traité. Toutefois, le traitement du stimulus, de même que le fait d'accéder aux hypothèses cognitives et celui de dériver des effets cognitifs positifs, implique des efforts de perception, de mémoire et d'inférence. C'est pourquoi, toutes choses étant égales par ailleurs, moins un énoncé demande d'effort de traitement, plus il est pertinent.

Selon le premier principe de pertinence, ou principe cognitif, (Sperber & Wilson 1995, 260-66), la cognition humaine tend à allouer ses ressources d'attention et de traitement de manière à maximiser la pertinence des stimuli traités. Suite à la pression constante exercée par la sélection naturelle vers plus d'efficacité cognitive, nos mécanismes perceptuels tendent à choisir automatiquement des stimuli potentiellement pertinents, notre mémoire tend à sélectionner automatiquement des hypothèses contextuelles potentiellement pertinentes et no-

(2000), Wilson (1990-2003), (1995), Carston (1997), (1999), (2002), Sperber & Wilson (1998), Papafragou (2000), Wilson & Sperber (2002), (2004). Dans des versions plus anciennes de la théorie, les implications reposant sur des usages vagues et métaphoriques des concepts n'étaient pas considérées comme des phénomènes affectant les explicites *via* un processus d'inférence arrière durant l'ajustement mutuel du contenu explicite, du contexte et des effets cognitifs (pour une discussion de ces notions, voir section 3, ci-dessous). Dans des versions plus récentes, avec l'introduction du processus d'ajustement mutuel (p.ex. Sperber & Wilson 1998, Wilson & Sperber 2002, 2004), et particulièrement grâce au travail de Robyn Carston (p.ex. Carston 1997, 1999, 2002, chap. 5) l'idée de la construction de concepts *ad hoc* a été mieux intégrée dans la théorie.

¹⁷ Pour une analyse détaillée de la version actuelle de la théorie, voir Sperber et Wilson (1995), Carston (2002), Wilson & Sperber (2002), (2004).

tre système inférentiel tend à les traiter automatiquement de manière optimale. Les locuteurs devraient ainsi être capables de prédire, du moins dans une certaine mesure, quels sont les stimuli qui vont probablement retenir l'attention de l'auditeur, quelles hypothèses contextuelles seront utilisées pour les traiter, et quelles conclusions l'auditeur pourra en tirer.

Selon le second principe de pertinence, ou principe communicatif (Sperber & Wilson 1995, 266-71), les énoncés créent des attentes de pertinence. Le destinataire d'un énoncé est en droit d'attendre, d'une part, que cet énoncé soit au moins assez pertinent pour valoir la peine d'être traité (et donc, plus pertinent que tous les autres stimuli disponibles dans son environnement au même moment) et d'autre part, qu'il soit l'énoncé le plus pertinent compte tenu des capacités et des préférences du locuteur. Ces éléments permettent de formuler la procédure de compréhension suivante qui, selon la théorie de la pertinence, s'applique automatiquement au traitement en ligne des stimuli verbaux. Le destinataire part de la signification décodée linguistiquement : il suit le chemin le moins coûteux, enrichit la signification au niveau explicite et la complète au niveau implicite jusqu'à ce que l'interprétation ainsi obtenue satisfasse ses attentes de pertinence, puis s'arrête. L'ajustement mutuel du contenu explicite, des hypothèses contextuelles et des effets cognitifs contraints par les attentes de pertinence est la caractéristique fondamentale de la théorie de la pertinence¹⁸.

Cette façon d'envisager la compréhension des énoncés entraîne deux conséquences importantes pour la pragmatique lexicale. Premièrement, il n'y a pas de présomption de littéralité : la signification encodée linguistiquement (qu'il s'agisse d'un mot ou d'une phrase) n'est rien d'autre qu'un indice qui permet de reconstruire le sens du locuteur, lequel n'est pas décodé mais inféré de manière non démonstrative. Deuxièmement, comprendre n'importe quel énoncé, qu'il soit littéral, approximatif ou métaphorique, revient à retrouver sa pertinence, donc à suivre le chemin le moins coûteux pour ajuster mutuellement le contenu explicite, le contexte et les effets cognitifs, comme le

¹⁸ L'ajustement mutuel a lieu en parallèle plutôt que séquentiellement. L'auditeur ne commence pas par identifier la proposition exprimée, puis par avoir accès à un ensemble d'hypothèses contextuelles approprié, et enfin par dériver un ensemble d'effets cognitifs. Dans de nombreux cas (notamment des réponses indirectes aux questions, ou lorsqu'un discours est déjà en cours de production) il est tout aussi probable qu'il raisonne en arrière en partant des effets cognitifs qu'il attend pour arriver à un contexte et à un contenu qui les justifie. Pour une discussion, voir p.ex. Sperber & Wilson (1998), Carston (2002), Wilson & Sperber (2002), (2004).

prévoit la procédure de compréhension de la théorie de la pertinence. Ainsi, la théorie de la pertinence propose les réponses suivantes aux principales questions soulevées par la pragmatique lexicale. Les processus de pragmatique lexicale sont déclenchés par la recherche de pertinence : ils suivent le chemin du moindre effort, et opèrent par ajustement mutuel du contenu explicite, du contexte et des effets cognitifs. Ils s'arrêtent lorsque les attentes de pertinence suscitées par l'énoncé sont satisfaites (ou abandonnées).

Afin d'illustrer l'application de cette théorie à la spécification de *température* dans l'exemple (4), considérons le scénario suivant. Pierre suggère à Marie d'aller rendre visite ensemble à sa tante à l'hôpital, et Marie répond (4):

(4) J'ai de la température.

Dans ce cas, Pierre n'aura pas uniquement des attentes générales de pertinence, mais des attentes précises sur la manière dont l'énoncé de Marie sera pertinent à ce point précis de la conversation : Pierre s'attend donc à ce que cet énoncé soit pertinent en réponse à sa suggestion d'aller rendre visite à sa tante à l'hôpital. Interprété littéralement, l'énoncé de Marie contient une vérité triviale et ne produit pas d'effets cognitifs positifs. Toutefois, comme *température* est un terme scalaire, différents points de l'échelle produisent des implications différentes une fois combinées avec des hypothèses contextuelles aisément accessibles. Si l'on adopte un modèle de la mémoire fondé sur la diffusion d'activation, alors les connaissances encyclopédiques de Pierre sur les températures, les visites à l'hôpital et les connexions possibles entre les deux devraient être hautement activées à ce stade. Il devrait donc être relativement aisé, en suivant le chemin du moindre effort dans l'ajustement mutuel du contenu de l'énoncé, du contexte et des effets cognitifs d'arriver à une interprétation selon laquelle *température* exprime le concept *ad hoc* TEMPERATURE*, qui dénote une température suffisamment élevée pour qu'il soit peu recommandé pour Marie d'aller visiter la tante de Pierre à l'hôpital¹⁹.

De manière générale, la spécification a lieu lors de la recherche de pertinence. Les auditeurs satisfont leurs attentes de pertinence en cherchant des implications vraies, ou d'autres effets cognitifs positifs. Or, la spécification augmente le nombre d'implications. Un auditeur qui suit la procédure de compréhension des énoncés prévue par la théorie de la pertinence est donc autorisé à spécifier le sens encodé jusqu'à ce que ce dernier produise suffisamment d'effets cognitifs positifs pour satisfaire les attentes générales de pertinence suscitées

¹⁹ Au sujet du traitement des concepts *ad hoc* dans la théorie de la pertinence, voir Sperber & Wilson (1998), Carston (2002) chap. 5, Wilson & Sperber (2002).

par l'énoncé. Cette procédure sera également guidée par les attentes plus spécifiques de l'auditeur, liées au fait que l'énoncé a été produit par un locuteur spécifique pour une audience précise à un certain moment de la conversation. Si plusieurs spécifications sont possibles, l'auditeur suit le chemin du moindre effort et utilise les hypothèses et les attentes qui sont le plus hautement activées à ce stade, par l'énoncé lui-même ainsi que par le contexte du discours. S'il trouve suffisamment d'implications vraies pour satisfaire ses attentes de pertinence, il conclura qu'il s'agit bien du sens du locuteur ; si ce n'est pas le cas, il essaiera un autre chemin²⁰.

Des analyses similaires peuvent être appliquées à l'approximation, à l'extension catégorielle, à la métaphore et à l'hyperbole. Considérons le cas d'extension catégorielle de l'exemple (9), qui a été utilisé par de nombreux commentateurs sportifs durant le tournoi de Wimbledon en 2003 :

(9) Federer est le nouveau *Sampras*.

Pour beaucoup d'auditeurs, le concept encodé SAMPRAS donne accès à de nombreuses connaissances encyclopédiques au sujet de Sampras, dont certaines seront activées davantage par la mention du nom de Federer et par le contexte général du discours, notamment le fait que l'énoncé ait été prononcé durant le tournoi de Wimbledon en 2003. Bien que ces connaissances hautement activées diffèrent dans l'esprit de chaque auditeur, il est probable qu'elles incluent l'information selon laquelle Sampras est un joueur extrêmement talentueux, qui a gagné le tournoi de Wimbledon de nombreuses fois, ou qui a joué un rôle majeur dans le tournoi depuis de nombreuses années, etc. Dans ces circonstances, un auditeur qui suit le chemin du moindre effort dans la recherche d'implications vraies (et d'autres effets cognitifs positifs) par l'ajustement mutuel du contenu, du contexte et des effets cognitifs arrivera certainement à une interprétation selon laquelle Sampras exprime le concept *ad hoc* SAMPRAS* qui dénote non seulement Sampras mais également d'autres joueurs qui partagent ces mêmes propriétés. Il en conclura que le locuteur affirme que Federer entre dans cette catégorie *ad hoc* et va donc probablement dominer Wimbledon pendant longtemps, etc.

En conclusion, voyons comment l'analyse proposée s'applique à

²⁰ Il serait intéressant de faire une comparaison détaillée entre cette analyse, qui repose sur une définition théorique de la notion de pertinence et des attentes de pertinence, complétée par une vision de la communication et de la cognition fondée sur la notion de pertinence, et une analyse différente fondée sur le principe-I de Levinson, et sa notion largement sous définie de « point jugé correspondre à l'intention informative du locuteur ».

l'interprétation de *m'endort*, dans l'exemple (14) :

(14) Ce livre *m'endort*.

Selon l'approche gricéenne, l'exemple (14) devrait avoir trois interprétations différentes : une affirmation littérale, une hyperbole ou une métaphore. Parmi ces interprétations possibles, l'auditeur devrait commencer par tester l'interprétation littérale et envisager une interprétation figurée uniquement si l'interprétation littérale viole ouvertement la maxime de vérité. Pourtant, comme je l'ai mentionné plus haut, cette approche prise en tant que modèle de la compréhension rencontre des objections à la fois au niveau expérimental et de l'introspection.

Selon la solution adoptée par la théorie de la pertinence, il n'y a pas de raison de penser que l'interprétation littérale sera la première à être testée par l'auditeur. Le concept encodé ENDORMIR n'est qu'un point d'accès à une série d'hypothèses encyclopédiques parmi lesquelles l'auditeur doit sélectionner la sous-partie appropriée. Supposons que Marie produise (14) en réponse à la question de Pierre « Qu'est-ce que tu penses du dernier livre de Martin ? ». Pierre s'attendra à ce que l'énoncé de Marie soit pertinent en tant que réponse à sa question : c'est-à-dire qu'il propose une évaluation du livre en question. Étant donné cette attente, l'énoncé de Marie activera probablement l'hypothèse contextuelle selon laquelle un livre qui endort est probablement très ennuyeux et peu engageant. En suivant le chemin du moindre effort dans l'ajustement du contexte, du contenu et des effets cognitifs, Pierre devrait ensuite arriver à une interprétation selon laquelle *endormir* exprime le concept *ad hoc* ENDORMIR*, qui dénote une catégorie plus large, contenant non seulement les cas littéraux d'endormissement mais également d'autres situations qui partagent avec eux la propriété encyclopédique d'être extrêmement ennuyeux et peu engageant. C'est uniquement si cette interprétation approximative ne satisfait pas ses attentes de pertinence que Pierre pourra explorer d'autres hypothèses contextuelles, et passer à une interprétation plus littérale²¹.

Dans cette approche, l'élargissement, tout comme la spécification, s'inscrit dans une recherche de pertinence et résulte de l'ajustement mutuel du contexte, du contenu des effets cognitifs, cette recherche étant guidée par les attentes de pertinence suscitées par l'énoncé lui-même. Dans de nombreux cas, le processus d'ajustement mutuel convergera vers une catégorie plus large ou plus spécifique que celle contenue dans la dénotation spécifiée linguistiquement, ce qui produit

²¹ Pour une discussion détaillée de cet exemple, voir Wilson & Sperber (2004).

des effets classés habituellement comme des spécifications, des approximations, des extensions catégorielles, des métaphores, des hyperboles, etc. L'objectif principal de cet article a été de démontrer que cette classification ne repose pas sur des différences réelles entre les processus. Il n'y a pas de transition clairement délimitée entre les différents types d'élargissement. Par ailleurs, comme le relève Carston (1997), la spécification et l'élargissement peuvent se combiner, et un même mot peut exprimer un concept *ad hoc* dont certains aspects consistent en une spécification et d'autres en un élargissement. Dans le domaine de la pragmatique lexicale, ces taxonomies ont conduit à une fragmentation des programmes de recherche et obscurci certaines généralisations intéressantes. C'est pourquoi, il est utile d'explorer la possibilité de développer de manière systématique d'autres modèles plus unifiés.

Bibliographie

- AITCHISON J. (1994), *Words in the Mind. An Introduction to the Mental Lexicon*, Oxford, Blackwell.
- BACH K. (1994), « Conversational implicature », *Mind and Language* 9, 124-162.
- BACH K. (2001), « Speaking loosely. Sentence nonliterality », in FRENCH P. & WETTSTEIN H. (eds), 249-263.
- BARSALOU L. (1987), « The instability of graded structure. Implications for the nature of concepts », in NEISSER U. (ed.), 101-140.
- BARSALOU L. (1992), « Frames, concepts, and conceptual fields », in KITTAY E. & LEHRER A. (eds), 21-74.
- BERTUCCELLI P. (1997), « Implicitness », in VERSCHUEREN J. et al (eds), *Handbook of Pragmatics*, Amsterdam, John Benjamins.
- BERTUCCELLI P. (2000), « Is a diachronic speech-act theory possible ? », *Journal of Historical Pragmatics* 1, 57-66.
- BLUTNER R. (1998), « Lexical pragmatics », *Journal of Semantics* 15, 115-162.
- BLUTNER R. (2002), « Lexical semantics and pragmatics », *Linguistische Berichte* 10, 27-58.
- CARRUTHERS P. & BOUCHER J. (eds.) (1998), *Language and Thought*, Cambridge, Cambridge University Press.
- CARSTON R. (1997), « Enrichment and loosening. Complementary processes in deriving the proposition expressed ? », *Linguistische Berichte* 8, 103-127.
- CARSTON R. (2000), « Explicature and semantics », *UCL Working Papers in Linguistics* 12, 1-44. Version révisée à paraître dans DAVIS S. & GILLON B. (eds).
- CARSTON R. (2002), *Thoughts and Utterances. The Pragmatics of Explicit Communication*, Oxford, Blackwell.
- CARSTON R. & UCHIDA S. (eds) (1998), *Relevance Theory. Applications and Implications*, John Benjamins, Amsterdam.
- CLARK E. & CLARK H. (1979), « When nouns surface as verbs », *Language* 55,

767-781.

- CLARK H. & GERRIG R. (1983), « Understanding old words with new meanings », *Journal of Verbal Learning and Verbal Behavior* 22, 591-608.
- COPESTAKE A. & BRISCOE T. (1995), « Semi-productive polysemy and sense extension », *Journal of Semantics* 12, 15-67.
- CRUSE D. (1986), *Lexical semantics*, Cambridge, Cambridge University Press.
- DAVIS S. (ed.) (1991), *Pragmatics. A reader*, Oxford, Oxford University Press.
- DAVIS S. & GILLON B. (2004), *Semantics. A reader*, Oxford, Oxford University Press.
- DUCROT O. (1972), *Dire et ne pas dire*, Paris, Hermann.
- DUCROT O. (1973), *La preuve et le dire*, Paris, Mame.
- DUCROT O. (1980), « Analyses pragmatiques », *Communications* 32, 11-60.
- DUCROT O. (1984), *Le dire et le dit*, Paris, Minuit.
- FAUCONNIER G. & TURNER M. (2002), *The Way we Think. Conceptual Blending and the Mind's Hidden Complexities*, New York, Basic Books.
- FODOR J. (1998), *Concepts. Where Cognitive Science Went Wrong*, Oxford, Clarendon Press.
- FRANKS B. (1995), « Sense generation. A 'quasi-classical' approach to concepts and concept combination », *Cognitive Science* 19, 441-505.
- FRENCH P. & WETTSTEIN H. (eds.) (2001), *Midwest Studies in Philosophy*, vol. 25 : *Figurative Language*, Boston, Blackwell.
- GIBBS R. (1994), *The Poetics of Mind*, Cambridge, Cambridge University Press.
- GLUCKSBERG S. (2001), *Understanding Figurative Language. From Metaphors to Idioms*, Oxford, Oxford University Press.
- GLUCKSBERG S., MANFREDI D. & MCGLONE M. (1997), « Metaphor comprehension. How metaphors create new categories », in WARD T. et al. (eds.), 327-50.
- GRICE H.P. (1967), *Logic and Conversation*. William James Lectures, reproduit dans GRICE (1989).
- GRICE H.P. (1989), *Studies in the Way of Words*, Cambridge, Harvard University Press.
- GROSS S. (2001), *Essays on Linguistic Context-sensitivity and its Philosophical Significance*, Routledge, London.
- HOBBS J. & MARTIN P. (1987), « Local pragmatics », *Proceedings of the International Joint Conference on Artificial Intelligence*, Milan, 520-23.
- HOPPER P. & TRAUOGOTT E. (1993), *Grammaticalization*, Cambridge, Cambridge University Press.
- HORN L. (1984), « Towards a new taxonomy for pragmatic inference. Q-based and R-based implicature », in SCHIFFRIN D. (ed.), 11-42.
- HORN L. (1992), « The said and the unsaid », *Ohio State University Working Papers in Linguistics (Proceedings of SALT II)* 40, 163-92.

- HORN L. (2000), « From *if* to *iff*. Conditional perfection as pragmatic strengthening », *Journal of Pragmatics* 32, 289-326.
- HORN L. & WARD G. (eds) (2004), *Handbook of Pragmatics*, Oxford, Blackwell.
- KITTAY E. & LEHRER A. (eds) (1992), *Frames, Fields, and Contrasts. New Essays in semantic and Lexical Organization*, Hillsdale, Lawrence Erlbaum.
- LAHAV R. (1989), « Against compositionality. The case of adjectives », *Philosophical Studies* 55, 111-129.
- LAKOFF G. & JOHNSON M. (1980), *Metaphors we Live by*, Chicago, University of Chicago Press.
- LAKOFF G. (1987), *Women, Fire and Dangerous Things*, Chicago, University of Chicago Press.
- LASCARIDES A. & COPESTAKE A. (1998), « Pragmatics and word meaning », *Journal of Linguistics* 34, 387-414.
- LASERSOHN P. (1999), « Pragmatic halos », *Language* 75, 522-551.
- LEHRER A. (2003), « Understanding trendy neologisms », *Italian Journal of Linguistics* 15, 369-382.
- LEVINSON S. (1983), *Pragmatics*, Cambridge, Cambridge University Press.
- LEVINSON S. (2000), *Presumptive Meanings. The Theory of Generalized Conversational Implicature*, Cambridge (Mass.), MIT Press.
- LEWIS D. (1983), *Philosophical Papers*, vol. I, Oxford, Oxford University Press.
- LYONS J. (1977), *Semantics*, vol. II, Cambridge, Cambridge University Press.
- MERLINI BARBARESI L. (2003), *Complexity in Language and Text*, Italy, Editore Plus.
- NEISSER U. (ed.) (1987), *Concepts and Conceptual Development*, Cambridge, Cambridge University Press.
- NOVECK I, BIANCO M. & CASTRY A. (2001), « The costs and benefits of metaphor », *Metaphor and Symbol* 16, 109-21.
- PAPAFRAGOU A. (2002), *Modality. Issues in the Semantics-pragmatics Interface*, Amsterdam, Elsevier Science.
- RÉCANATI F. (1995), « The alleged priority of literal interpretation », *Cognitive Science* 19, 207-32.
- RÉCANATI F. (2004), *Literal Meaning*, Cambridge, Cambridge University Press.
- RIPS L. (1995), « The current status of research on concept combination », *Mind & Language* 10, 72-104.
- RUBIO FERNANDEZ P. (2001), « Inhibition of core features in metaphor interpretation », *RCEAL Working Papers*, Cambridge, Research Centre in English and Applied Linguistics.
- RUIZ de MENDOZA F. (1998) « On the nature of blending as a cognitive phenomenon », *Journal of Pragmatics* 30, 259-274.
- SCHIFFRIN D. (ed.) (1984), *Meaning, Form and Use in Context. Linguistic Applications*, Washington DC, Georgetown University Press (GURT 1984).
- SEARLE J. (1979), « Literal meaning », reproduit dans SEARLE J. (1993), 117-136.

- SEARLE J. (1993), *Expression and Meaning*, Cambridge, Cambridge University Press.
- SPERBER D. (1989), « Lecture on relevance and word meaning », *Relevance Theory Workshop*, University of Essex.
- SPERBER D. (1996), *Explaining Culture. A Naturalistic Approach*, Oxford, Blackwell.
- SPERBER D. (1997), « Intuitive and reflective beliefs », *Mind & Language* 12, 67-83.
- SPERBER D. (2000a), « Metarepresentations in an evolutionary perspective », in SPERBER (ed.), 117-37.
- SPERBER D. (ed.) (2000b), *Metarepresentations. An Interdisciplinary Perspective*, New York, Oxford University Press.
- SPERBER D. & WILSON D. (1983), Draft of *Relevance*, chapter 8, ms., Department of Linguistics, University College London.
- SPERBER D. & WILSON D. (1985), « Loose talk », *Proceedings of the Aristotelian Society LXXXVI*, 153-71, reproduit dans DAVIS S. (1991) (ed.), 540-49.
- SPERBER D. & WILSON D. (1986/1995), *Relevance. Communication and cognition*, Oxford, Blackwell (deuxième édition avec postface, 1995).
- SPERBER D. & WILSON D. (1995), « Postface » à la deuxième édition de *Relevance*, Oxford, Blackwell.
- SPERBER D. & WILSON D. (1998), « The mapping between the mental and the public lexicon », in CARRUTHERS P. & BOUCHER J. (eds), 184-200.
- SWEETSER E. (1990), *From Etymology to Pragmatics*, Cambridge, Cambridge University Press.
- VERSCHUEREN J. et al. (eds) (1997), *Handbook of Pragmatics online*, Amsterdam, John Benjamins.
- VEGA MORENO R. (2001), « Representing and processing idioms », *UCL Working Papers in Linguistics* 13, 73-109.
- WARD T., SMITH S. & VAID J. (eds) (1997), *Creative Thought. An Investigation of Conceptual Structure and Processes*, Washington DC, American Psychological Association.
- WILSON D. (1990-2003), *Concepts. Philosophy of Language/Issues in Pragmatics Lectures*, Department of Linguistics, University College London.
- WILSON D. (1995), « Is there a maxim of truthfulness? », *UCL Working Papers in Linguistics* 7, 197-212.
- WILSON D. & SPERBER D. (1998), « Pragmatics and time », in CARSTON R. & UCHIDA S. (eds), 1-22.
- WILSON D. & SPERBER D. (2002), « Truthfulness and relevance », *Mind* 111, 583-632.
- Wilson D. & Sperber D. (2004) « Relevance theory », in HORN L. & WARD G. (eds), 607-632.